



Piercing et tatouage : du corps à l'œuvre d'art

A. Bourgain*

Centre médicopsychologique, 2bis, place au Feurre, 80000 Amiens, France

UNE ÉCRITURE À MÊME LE CORPS

Des traces corporelles inscrites une fois pour toutes

Quelle soit d'ordre écrit (initiales, chiffres) ou d'ordre figuratif (dessins, figures), l'inscription tégumentaire transforme le corps en signifiant. Contrairement à la peinture, toujours à refaire, ces traces corporelles sont inscrites « une fois pour toutes ». Faut-il y lire l'expression de la pulsion de mort ?

Le discours du tatouage est incorporé au pied de la lettre, introjectée sous la peau. Triturer la peau, c'est pour de jeunes sujets tenter de violer impunément cette frêle frontière, d'écrire pour la première fois sur une surface vierge : pour cette raison, semble-t-il, on épile souvent le corps avant le tatouage.

La question de l'inscription, de la trace, est au cœur de ces pratiques, comme le révèle la terminologie : ces jeunes se font encre, jeter l'encre (et l'ancre) sur le corps. Ces calligrammes à même l'épiderme rapprochent le corps et l'écrit : se faire trouser la peau n'est plus ici une métaphore, mais un fantasme qui prend corps à travers ceux, criblés de trous, des tatoués et des percés, l'aiguille étant l'instrument commun de ces pratiques par ailleurs très différentes. L'étonnement volontiers rendu par l'énoncé familier « ça troue, ça me troue » est ici mis en acte. On peut presque lire sous l'angle du piercing une expression telle que « percer quelqu'un à jour ». Cet acharnement à la fois moderne et archaïque, on le verra, à trouser les corps aurait à voir avec une certaine quête d'authenticité, avec la recherche d'un effet de vérité, ou tout au moins d'un effet de réel. En effet, le body art et les pratiques qui s'en approchent relèvent d'une volonté d'hyperréalisme. Le succès

contemporain du piercing révèle une volonté de bousculer les valeurs traditionnelles, qui semble accompagner la dépolitisation, la déchristianisation du monde. Cette avalanche de langues percées aurait-elle pour fonction, comme le suppose Dahan, de freiner la parole et l'alimentation dans une société « de discours et de consommation » [1] ?

L'affichage d'un refus des valeurs établies

À un premier niveau de lecture, on admet communément que le jeune rebelle veuille ainsi afficher dans sa chair le refus des valeurs établies : la peau décorée comporte une dimension à la fois magique et marginale de révolte par rapport au milieu familial, de provocation, de transgression : dans le Lévitique on peut lire l'interdit biblique concernant ce type de pratiques : « vous ne ferez point d'incision dans votre chair et n'imprimerez point de figure sur vous ». Le corps est créé à l'image de Yahvé, Dieu de l'Écriture : il est impossible d'en modifier les traits sans lui faire injure. Le Coran, de son côté, évoque le tatouage comme une marque satanique, une malédiction, véritable obstacle à la prière qui doit toujours être précédée d'une ablution.

Les percés d'aujourd'hui voudraient en finir avec cet héritage, avec parfois une pointe d'autodestruction comme en témoigne cette parole : « en deux mois je m'en suis fait encre quatre, des têtes de mort, et l'inscription : « fuck the world » [...] 50 heures en tout qui m'ont fait beaucoup souffrir, maintenant je regrette tout ce que je porte. »

Les tatoués et les percés ont souvent une âme de collectionneur, de fétichiste. Or en affichant du mépris pour leurs contemporains, ils n'échappent pas à un néomysticisme qui s'inscrit à même la peau, comme une nouvelle carte d'identité : tant d'idéaux virils chez certains super Rambo ne sont-ils pas des réactions défensives contre une homosexualité inconsciente ?

*Correspondance et tirés à part : 93, rue Vulfran-Warmé, 8000 Amiens, France.

Adresse e-mail : anne.bourgain@sa.u-picardie.fr (A. Bourgain).



Mystique et quête de reconnaissance

Un deuxième niveau de lecture amène donc la question de la mystique, de la quête de reconnaissance, d'appartenance, ces arts étant reconnus « tribaux ». C'est alors, consciemment ou non, pour satisfaire à un rituel que l'on soumet son corps à diverses épreuves dans une quête constante de l'inédit, que l'on passe « sous les aiguilles » du tatoueur, avant de prendre soi-même les aiguilles pour initier d'autres sujets. Car si on confie son corps au tatoueur ou au perceur comme au médecin, il est en revanche généralement déconseillé d'être son propre cobaye.

Certains disent comme Obélix être tombés... dans l'encre, y avoir toujours baigné, ou encore avoir été élevés les crayons à la main : « J'ai rencontré un bon tatoueur et ma vie a changé, j'ai empoigné les aiguilles à mon tour [...] j'ai commencé par encre une croix sur la poitrine du voisin, puis on ne pouvait plus m'arrêter, j'avais une boulimie de travail, jusqu'à l'overdose, il fallait toujours recommencer [...] »

Bien sûr on observe tout un symbolisme pictural, les organes sexuels masculins étant représentés par des motifs comme le revolver, la botte, la banane, alors que ceux de la femme, de façon un peu moins lourde, sont symbolisés par la pêche. On se tatoue la carpe et le dragon, symboles de courage, de persévérance, de puissance mais d'autres motifs sont très prisés comme le tigre, le lion, également symboles de bravoure. Le lézard, figure de choix, peut se glisser partout, jusque dans les palais royaux...

Les instruments de prédilection sont les dents de requins, les os d'oiseaux, les dents de cochon, les arêtes de poisson trempés dans l'encre et la suie...

Les Marquisiens qui initient les touristes aux techniques du tatouage sont très vigilants quant au respect des traditions et modèrent parfois l'enthousiasme des néophytes qui, pour le coup, prend parfois un tour « sauvage » : « c'est une culture, il faut faire attention, il ne faut pas mettre n'importe quoi ». Leur pratique s'inscrit dans la nostalgie de leurs ancêtres, disparus avec leur mana (pouvoir ancestral qui pénétrait dans le tatouage) et dans la rancœur envers les missionnaires qui ont « tout détruit ».

DES RITES CORPORELS ANCIENS ET MODERNES

Tatouages et rites traditionnels

La valeur identificatoire de ces conduites est évidente. Levi Strauss l'a repérée chez des peuplades d'Amérique latine qui se peignaient le corps pour se distinguer des animaux : être un homme [2]. En Polynésie on se noircissait le visage pour effrayer l'ennemi. Traditionnellement, il fallait sept ans pour réaliser un tatouage : la saison des cueillettes donnait le temps de le réaliser, et le temps de s'en remettre (cicatrisation). Le tatouage indique avec précision le rang de l'individu, sa lignée, ses exploits personnels : c'est un signe de reconnaissance du style de l'époque. Pour « obtenir » une femme, il faut se faire faire tel tatouage, pour aller à la guerre, tel autre... Le chef de rang arbore des tatouages généralement plus élaborés. À Tahiti toutes les femmes étaient tatouées de trois points à l'intérieur du bras, dès que cessaient pour elles les restrictions alimentaires. Elles portaient aussi de façon obligatoire des tatouages sur les fesses avant le premier rapport sexuel.

La greffe de l'art sur le corps rend ce dernier « plus humain », ce qui n'est pas sans rappeler l'éloge du maquillage cher à Baudelaire. En même temps, elle peut avoir une valeur prophylactique, en introduisant un symbole magique censé protéger contre les mauvais esprits. Le tatouage des mains sert ainsi de barrière neutre, de filet de protection pour manipuler les choses sans risque.

Maertens note qu'il existe une ritualité du bord, une « hantise phallique du bord, tel le point sur le nez, ou le contour du bord des yeux (en Irak, chez les Berbères) qui protège de la mort infantile » [3]. Le tatouage du pied s'impose, car il constitue le seul bord corporel offert à l'inconnu, au risque (du serpent, du scorpion), la seule partie exposée au mauvais œil chez la femme entièrement voilée. Au Tibet, la peinture est utilisée pour détourner le mauvais œil. Les guérisseurs ont recours aux tatouages, pour essayer de contrôler l'Autre. Or, nos cultures occidentales possèdent également leurs formes de tatouage prophylactique : la trace sur l'épaule de la vaccination antivariolique n'est-elle pas une marque indélébile, un véritable certificat de vaccination inscrit à même la peau ?



Pourtant, dès leur arrivée en terre étrangère, les missionnaires ne voulurent voir dans ces coutumes qu'un acte barbare, et le tatouage commença à disparaître avec l'évangélisation. L'impossibilité pour la population de distinguer ses chefs établit les bases du colonialisme. Mais il est naturel qu'en matière de tatouage les rites aient... la peau dure. Encore maintenant, les moines bouddhistes de Thaïlande pratiquent le tatouage traditionnel au temple de Lon Pon Coun, dans le village de No Kan Toom, près de Bangkok. Les Thaïs se font piquer pour exaucer un vœu : avoir la santé, protéger la famille, réussir en affaires... Un rituel accompagne cette pratique : on apporte des offrandes et on attend son tour pour une séance de « javelot ». L'hygiène est assez sommaire, avec une désinfection au whisky local, le mekong [4].

Voyages initiatiques et marque d'identification

Prendre la route de l'encre, c'est entrer symboliquement par le tatouage dans la peau d'un personnage, d'un héros. Dans les années 1960 c'est toute la contre-culture de la route, à laquelle appelait Kerouac [5]. Les tatoués font souvent référence à ces voyages initiatiques : « à l'armée je me faisais piquer au petit bonheur la chance, à chaque escale, dans des officines parfois un peu louches. » L'expression suggère ici l'analogie avec l'expérience toxicomaniaque : l'encre étant toxique, tous fantasmes de contamination ont droit de cité, et les « précautions » à prendre se recoupent à travers l'emploi de matériel à usage unique. Un code de déontologie est actuellement à l'étude afin de limiter les risques par des moyens de stérilisation adaptés. De même, dans la communauté des percés circulent des avertissements contre les « perceurs à la sauvette ». L'univers du tatoueur fonctionne plutôt en vase clos, dans un souci quasi chirurgical d'aider les gens à être bien dans leur peau.

La soif d'appartenance persiste, même si les modèles identificatoires changent du tout au tout : l'apparition de lames de rasoir, d'épingles à nourrice traversant la joue, de rats sur l'épaule, emprunte plutôt au look paramilitaire : les néopunks, skins, grunges, gothiques, bref, toute une faune hétéroclite conteste, toujours selon Dahan, aussi bien la société de consommation que le pacifisme hippie au profit

du « frisson païen de l'âge tribal », et si à l'origine le piercing concernait les marginaux, à partir des années 1990, il est devenu plutôt un rite d'inclusion – voire de conformisme, d'appartenance à la communauté des percés – que d'exclusion.

Quant au tatouage longtemps vécu comme une marque d'identification du hors-la-loi (la prison étant un des lieux privilégiés pour se faire marquer ainsi au fer) il est en même temps avant tout un ornement. Ses origines doivent demeurer équivoques. Il n'est pas une simple mode, bien plutôt une pratique traditionnelle, voire archaïque : acquis parfois dans la marine, la Légion étrangère ou la prison, en tous cas dans la souffrance, il fait du corps une calligraphie ambulante, lui confère une appartenance tribale. Est-ce ce qui faisait dire à l'acteur Michel Simon : « mes amis le sont comme moi, jamais un tatoué ne trahit » ? Comme si, trace et vérité du sujet, le corps tatoué parlait pour lui. Cette signature vivante permet de jeter sous sa peau les différentes étapes de sa vie : « le premier tatoo, j'y ai passé toute ma paie d'apprenti et j'en étais vachement fier. »

En effet, l'Histoire nous enseigne que tatouage et marginalité ont partie liée : les regroupements monosexuels (chantiers, casernes, prisons, internats, etc.) favorisent le développement des marques de virilité, des pratiques de bizutage. Dans des conditions de détention, ce sont parfois des formes de réponse à l'abstinence forcée du corps de l'autre sexe. On observe alors une volonté d'endurcissement, une acceptation mortifère de l'enfermement : la pulsion de mort trouve son compte. Il y avait 100 % de tatoués dans un camp militaire du Québec en 1968.

Le système barbare de marquage des esclaves inscrit dans le vif des chairs la force de travail. On se souviendra aussi du dramatique tatouage des détenus d'Auschwitz.

Dans ce type de rapport de forces, le marqueur n'est pas marqué, toute jouissance est refoulée. Dans le système sauvage (ou traditionnel) le respect est total : le tatoueur doit être lui-même tatoué, il y a souvent une connivence (de classe). Mais pas toujours : il est arrivé que des gens de la haute société se livrent à un tatouage plus aristocratique : Édouard VII d'Angleterre, cédant à un élan d'exotisme ou d'excentricité au cours d'un voyage au Japon, confia sa peau à un tatoueur oriental.



À LA VIE, À LA MORT

La dimension d'authenticité souvent revendiquée par les tatoués semble liée à l'absence de droit à l'erreur : l'effacement est impossible, et, sauf à s'exposer à mille complications, le sujet sort donc de l'épreuve marqué à vie, comme par un sceau. Ce travail sans filet implique le goût du risque : « si tu te déconcentres une minute, tu peux provoquer des accidents que tu ne peux pas corriger ».

Le tatoueur qui, notons-le au passage, peut être celui à qui on confie une peau vierge (de tout désir... pictural), est appelé à trancher dans le vif, de façon globale ou détaillée, puisqu'on distingue « l'intégrale » (dos complet, par exemple) ou « les petites pièces » (avant-bras, mollet...). Exactement comme pour une défloration, certaines initiations présentent un côté sauvage : « avant je n'y connaissais rien, je tatouais quelques potes en bidouillant des trucs que je construisais moi-même avec un moteur de walkman et des pointes de stylo. »

Plus professionnelle : la machine rotative, par analogie avec l'imprimerie, la presse. Plus rustique, voire barbare : la tige de métal, fendue en deux en son extrémité, piquée et tournée dans la peau, « à l'arraché », selon la technique des détenus.

Il est difficile de ne pas évoquer ici le fantasme de la machine à coudre que rapporte Kafka dans la Colonie Pénitentiaire sous la forme de machines à tatouer : on fixe les corps des condamnés sur une table et une machine tatoue leurs méfaits sur la peau [6]. La loi est en quelque sorte gravée sur le dos jusqu'à ce que mort s'ensuive. Derrière l'agressivité du poinçon, derrière cette fascinante écriture sur la peau, que peut-on lire ? La loi symbolique, la loi du langage, ferait plus de ravages dans le corps que ceux des aiguilles. Ou comme le rappelle Tournier, « quiconque a souffert dans un milieu violent en gardera toujours la trace honteuse sur son corps » [7]. On reconnaît ici la fonction cathartique du tatouage : effacer la culpabilité, la honte, le dégoût, la haine de soi ?

Ainsi, les Indiens Creek lors de la fête du milieu de l'été observent-ils des rites de purification dans lesquels la couleur joue un rôle primordial : on y pardonne tous les méfaits, sauf le meurtre. On peut voir une version moderne de cette volonté de purgation dans le combat de certains sujets séropositifs qui, au moyen du tatouage ou d'un autre art corporel, tentent courageusement de se réapproprié un corps otage de la maladie.

LE MASOCHISME, UNE NOTION À EMPLOYER AVEC MODÉRATION

La première piste généralement avancée pour rendre compte de ces pratiques est celle du masochisme. La pulsion de mort une fois mise au service du désir, les symptômes en seraient les traductions ; la perversion viendrait en lieu et place de la névrose ; le sujet recourt à la mère phallique pour incarner la loi du père, et use d'accessoires fétiches pour pallier l'absence de génitalité. Les fétiches constituent dans cette optique autant de dérobades, de voies de détournement du désir.

À partir des années 1990, ce qu'il est convenu de nommer le sadomasochisme serait d'après Herpe davantage de l'ordre du paraître, du cliché. Il aurait une « fonction de perversion au sens où il inverse le cours du temps et ressuscite les visions d'enfance », mais ces nouvelles attitudes perdraient leur dimension de subversion sadienne : il ne s'agit plus de « prendre au mot la violence du monde, mais de la mettre en suspens. » [8]. Les premières sensations sont rarement exemptes de douleur : « il faisait une poitrine en dix minutes, j'ai d'abord dû m'habituer au sang, la première fois j'ai flippé, au-delà du dessin, il y avait le côté viande. »

Au cours de certains rituels traditionnels, on tape avec l'aiguille, pour marteler en chantant, ce qui permet de supporter la douleur. Les scarifications évoquent la cruauté, quand les latmul battent le tambour le temps de l'opération pour étouffer les cris des initiés.

Or, pour relativiser la notion de perversion, dont on use et abuse souvent, il peut être utile d'en donner ici un aperçu clinique. De M'Uzan a évoqué un cas de masochisme pervers, chez un sujet qui agissait les sévices dans son corps, au lieu de se contenter de les vivre dans le fantasme. Chez cet ouvrier hautement qualifié en radioélectricité, le fait d'être tatoué (intégralement, visage excepté) et percé de partout (sein, pénis) n'étaient qu'une part infime de sa panoplie : il collectionnait les cicatrices et les sévices : « le sein droit a littéralement disparu, il a été brûlé au fer rouge, traversé par des pointes, et arraché. L'ombilic est transformé en une sorte de cratère, du plomb fondu y a été introduit et maintenu, en raison des projections dues à la sueur, par une tige métallique portée au rouge. Des lanières avaient été découpées dans le dos, pour y passer des crochets afin que monsieur M. puisse être suspendu pendant

qu'un homme le pénétrait. De nombreuses aiguilles de phonographe étaient fichées à l'intérieur même des testicules, comme en témoignaient les radiographies. Le pénis était entièrement bleu, peut-être à la suite d'une injection d'encre de chine dans un vaisseau. L'extrémité du gland avait été fendue avec une lame de rasoir afin d'en agrandir l'orifice. Un anneau en acier, de plusieurs centimètres de diamètre, avait été placé à demeure, à l'extrémité de la verge, après qu'on avait fait du prépuce une sorte de coussin rempli de paraffine » [9]. De M'uzan illustre ici l'idée novatrice selon laquelle le fantasme n'est pas le moteur de l'acte pervers. D'ailleurs, dans ce cas extrême, l'activité fantasmatique est rudimentaire. Le masochisme érogène aurait alors la fonction (illusoire) face à une menace de dépersonnalisation du sujet, de récupérer l'intégrité narcissique.

TATOUAGES ET PIERCINGS, DE NOUVELLES FORMES DU BODY ART

La quête de nouvelles sensations de modifications corporelles

Il n'est pas tant question de « piercing » (qui ne désigne que l'acte somme toute rapide, le temps pour percer...) mais de « bijou », pour qualifier cet anneau fermé par une boule, ou cette barre à billes. Ces réalisations (coûtant à leurs destinataires environ 300 francs pièce) nécessitent une longue période de cicatrisation (un an pour le nombril). Mieux vaut savoir où et comment percer, et connaître les réactions cutanées... Ceux qui le pratiquent attendent de leurs « patients » qu'ils soient « à jeûn, sains de corps et d'esprit, aptes à le faire. » En ce qui concerne les mineurs ils n'opèrent que sur le visage et le nombril, et sur autorisation parentale.

Le jeune adepte estime n'être généralement « pas spécialement exhibitionniste ». Il est souvent en quête de nouvelles sensations, dites « de modifications corporelles ». Parmi ses motivations on trouve la recherche d'une limite symbolique, d'une « identité à fleur de peau » [10], passant par des rituels de douleur.

Le branding, de la mouvance « modern primitive » (Fakir Musafar) a relancé les rites tribaux aux États-Unis dans les années 1970. C'était à la base une démarche mystique, avec une forte symbolique du marquage par le feu. La scarification, ou cutting, est

une cicatrice créée dans des conditions d'asepsie particulières : de l'ordre d'une brûlure au second degré, elle est réalisée avec incision de la peau au scalpel. Après le nettoyage antiseptique, on frotte deux produits sur la plaie pour l'irriter. On obtient en trois semaines une « jolie » cicatrice...

Faut-il néanmoins persister et analyser les tendances actuelles comme un pas vers le masochisme ? On semble quitter la scène du fantasme pour porter atteinte au corps propre, pour fabriquer en quelque sorte un robot sous une peau humaine, à coup de trous faits dans l'épiderme. Les motifs de l'écorché, de la chair, de la viande, du sang répondent à une nouvelle érotisation du corps que figure le clou, très prisé dans la langue.

Une pratique actuelle consiste à insérer des boules de téflon sous la peau pour créer du relief : il s'agit d'implants sous-cutanés en trois dimensions ou skin deep. En Amérique du Nord, notamment, on se fait inciser l'épiderme, et après décollement, on y insère des billes ou des barres de titane ou de téflon. D'autres, à l'instar du chanteur Joey Starr du groupe NTM, ont recours à des implants provisoires ou des incrustations de pierres. Le « body performer » ajoute des piercings provisoires pour être tracté.

Faire de son corps une œuvre d'art

Le body art (né dans la fin des années 1960 à travers le mouvement actionniste viennois, mais se portant très bien actuellement...) vise à faire de son corps une œuvre d'art, à se faire dieu ou démon, selon une tradition inspirée de Baudelaire. On fait de sa peau une toile de choix, on la confie à un autre pour la sauver, un autre qui devient un créateur, à l'égal des dieux : « X est l'auteur de ma jambe gauche ». Une surenchère conduit certains sujets au-delà du principe de plaisir dans ces opérations chirurgicales visant, on peut le supposer, à conjurer la fatalité du corps : des ateliers de transformation de soi voient le jour, sous l'élégante appellation d'« aventure corporelle ».

Association sexe et mystique

L'esprit du body art associe sur un mode profane sexe et mystique : nudité, sang, sperme, provocations sexuelles, sacrifices rituels. Dans l'utopie d'une société alternative, on veut élever une sen-



sualité à fleur de peau en rempart contre une époque castratrice, au moyen d'automutilations symboliques, puis réelles. Les acteurs de l'époque se réclament de Nietzsche, du peintre Egon Schiele, d'Artaud bien sûr et de son théâtre de la cruauté. Ils entendent guérir la « maladie humaine » en traitant le mal par le mal. À la place de la morale et de la politique, l'art est érigé en religion absolue. C'est dans cette mouvance que Doug Malloy aurait introduit le piercing aux États-Unis. Il s'illustre par la pose sur la verge d'un prince-albert, cet anneau de métal traversant l'urètre. Le piercing du pénis, les tatouages au moyen d'aiguilles à coudre, qu'il aurait expérimentés dès son adolescence, sont après coup analysés par lui comme autant de tentatives de se réapproprier le corps que la société puritaine tend à nier.

Piercing et volonté d'entrave du corps

À Katmandou, les anneaux narinaires sont en vogue, et réhabilitent les scarifications, ou d'autres pratiques traditionnelles : piercing de la langue des Mayas, anneaux au sein, osselets des Papous dans la narine, piercing des oreilles chez les Massaïs, piercing des tétons en vogue chez les légionnaires romains du début de l'ère chrétienne.

En 1975 ouvrent officiellement les premiers salons de piercing. L'engouement actuel pour ces sacrifices corporels peut être le symptôme d'une quête d'appartenance. Loin d'être des marginaux (ce qu'ils croient pourtant être consciemment) ces sujets seraient en mal de rites de passage, de contrats à passer dans la douleur et choisiraient inconsciemment des voies très archaïques. Les piercings sexuels présentés sur Internet, piercings du pénis, et chez la femme piercings du clitoris et des petites lèvres ne constituent rien d'inédit, puisqu'ils étaient pratiqués chez les esclaves des romains pour leur « éviter » d'avoir des rapports sexuels : les deux lèvres étaient alors percées et attachées ensemble.

Chez les moines, pour interdire toute pratique sexuelle, la pose d'un barbell à la base du gland avait valeur de cadenas. Le piercing du prépuce semble une pratique courante pour contraindre à la chasteté. Toutes ces représentations ne sont pas sans évoquer les fantasmes portés à l'écran par Bunuel dans Cet obscur objet du désir.

Ainsi, à l'origine des conduites les plus transgressives en matière de piercing on retrouve non pas une volonté de libération du corps, mais bien d'entrave. Au-delà du caractère provocateur, se mettre un anneau dans le nez pourrait s'entendre comme l'acceptation désespérée d'une condition aliénée.

Bourreaux du corps humain et automutilations modernes

L'analyste Gagnebin s'est intéressée à ce qu'elle a nommé l'art du laid. Le body art est selon elle une « école de la mort », et ses adeptes de véritables « bourreaux du corps humain ». Elle souligne le caractère prométhéen de ces nouveaux transgresseurs, désireux de redonner sa grandeur à l'humanité. La face obscure de cette tâche sublime, c'est pour elle qu'en lieu et place de la liberté ils aboutissent à la tyrannie. La révolte se change en hargne contre la société.

Dans un jeu avec la mort, l'artiste se fait chirurgien : il greffe l'art sur le corps humain. Gagnebin cite quelques exemples : « les uns (le groupe « Karlau », Job) infligent à leurs faces des tatouages ignobles, d'autres (Schwarzkogler) s'acharnent à paralyser leurs membres : ils roulent leurs corps dans des toiles et des bandelettes. Parcourues de fils électriques, ou entaillées par des lames de rasoir acérées, ces momies vivantes forment un spectacle odieux. D'autres encore (Nitsch), miment des scènes de « castration », auxquelles viennent s'ajouter de sinistres évents, de sordides éjaculations : sperme et sang arrosent des viscères gluants. En 1972, Gina Pane balafre ses épaules, ses cuisses, ses bras, sa bouche même, avec un rasoir, estafilades à jamais irréductibles » [11] !

Gagnebin voit dans ces pratiques le signe d'une impuissance psychique, et elle n'hésite pas à les comparer à des actes inouïs posés dans des conditions extrêmes : prisonniers avalant des cuillers, tatouant leur visage de slogans interdits, clouant leurs testicules aux châlits malpropres, s'enfonçant ce qu'ils appellent une « ancre » dans le sexe... Dans ces contextes très différents, elle souligne la nécessité d'aller jusqu'à certaines limites de la vie afin de créer quelque chose : la lame introduit le vide, instaure une issue intérieure. Dans ces automutilations modernes, comme dans des situations extrêmes d'enfermement, on ne réalise plus une œuvre, « on

cherche à traquer le vide, le piéger, à assister à la formation spontanée de son tableau, cracher l'encre, l'insuffler ».

Le body art, et plus particulièrement l'engouement actuel pour le piercing, serait alors une tentative désespérée de prendre au mot Artaud qui prophétisait ainsi : « c'est par la peau qu'on fera rentrer la méta-physique dans les esprits » [12].

CONCLUSION

Les corps percés de certains adolescents seraient le nouveau théâtre de la cruauté, les sujets n'adoptant plus les mêmes défenses contre l'angoisse de castration. Ils tendraient plutôt à se revendiquer troués, percés, cassés, castrés... À l'image d'un Iggy Pop, n'hésitant pas à se lacérer sur scène, chantant l'ennui, le vide, la violence, dans un nihilisme nettoyé de culpabilité, leur slogan serait : « on est joliment vide, et on s'en fout. » L'arsenal déployé par ces jeunes corps minces, percés d'épingles à nourrice, arborant des colliers de chien au cou, et aux poignets des brassards avec l'inscription « chaos », permet, un peu comme le fétiche, qui est un bouche-trou, de faire le vide par le plein. La symbolique grossière sadomasochiste ne sert qu'à masquer le silence d'une révolte solitaire. Or, l'heure n'est plus à la révolte. Exit l'idéal, reste l'esthétique

de la violence, ici incarnée par les arts tribaux, et comme dans toute logique du désespoir, à quoi bon attendre pour jouir ?

Les adolescents, à qui il est demandé d'affronter le réel en assumant leur passé, n'ont décidément pas la tâche facile. Leurs corps semblent en témoigner. Faut-il, avec Dadoun, voir dans cette surenchère d'interventions plastiques à même le corps, le symptôme d'un corps social lui aussi mis à rude épreuve : « tatoué, percé, pigmenté » [13] ?

RÉFÉRENCES

- 1 Dahan E. Piercing. In : Waresquiel E. (de), Ed. Le siècle rebelle, Dictionnaire de la contestation au XX^e siècle. Paris : Larousse ; 1999. p.463.
- 2 Lévi-Strauss C. Tristes tropiques. Paris : Plon ; 1955.
- 3 Maertens J.T. Ritologiques 1, Le dessin sur la peau. Paris : Aubier ; 1978. p.52.
- 4 Boucheseiche G. Tatouage thaïlandais : une tradition zen. *Tatouage Magazine* déc-janv 2000 ; 12 : 43-5.
- 5 Kerouac J. Sur la route. Paris : Gallimard ; 1960.
- 6 Kafka F. La colonie pénitentiaire et autres récits. Paris : NRF ; 1914.
- 7 Tournier M. Célébrations. Paris : Mercure de France ; 1999 : p.65.
- 8 Herpe N. Sadomasochisme. In : Waresquiel E. (de), Ed. Le siècle rebelle, Dictionnaire de la contestation au XX^e siècle. Paris : Larousse ; 1999. p.549.
- 9 De M'Uzan M. De l'art à la mort. Paris : Gallimard ; 1977. p.127-8.
- 10 Le Breton D. Tatouages, piercings : rite personnel de passage ? *Cultures en mouvement* Juil-août 2000 ; 29 : 46-8.
- 11 Gagnebin, M. Fascination de la laideur, la main et le temps. Lausanne : L'âge d'or ; 1978. p.231.
- 12 Artaud A. Le Théâtre et son double, In : Artaud A. Ed. Œuvres complètes, tome IV. Paris : Gallimard ; 1964. p.118.
- 13 Dadoun, R. Un corps social tatoué-percé-pigmenté à l'Eros. *Cultures en mouvement* avril 2001 ; 36 : 26-7.

tatouage / piercing

Summary – Piercing and tattooing: from body to work of art.

A. Bourgain

In recent years, new uses of the body have taken place among youths. Body art has become democratic and reaches more and more heterogeneous groups of customers. Considered for a long time as a primitive attribute, tattooing has come out from the 'underground' for an open display. The many uncertainties of our modernity appear to incline young people to knock around their bodies. From circumcision to piercing and tattooing, all these body writings appear as religious, initiatory or community rituals, more in keeping with a primitive law rather than with an individual revolt. © 2001 Éditions scientifiques et médicales Elsevier SAS

tattooing / piercing / social behavior / social identification